



Ukrainian Drama
TRANSLATIONS

ukrdrama.ui.org.ua

Author	PAVLO ARIE
Play	Au début et à la fin des temps
Original name / translated	На початку і наприкінці часів
Translator	ALEKSI NORTYL, IULIA NOSAR
Language of translation	Français
Copyright of original text belongs to	pavloarie@gmail.com
Copyright of translation belongs to	aleksi.nortyl@yahoo.fr

**ukrainian
institute**



ukrdramahub
портал сучасної української драматургії

The project is implemented with the support of the International Relief Fund of the Ministry of Foreign Affairs of Germany and the Goethe Institute within the project "Theatrical windows. Work in progress" implemented by the NGO "Teatr na Zhukah" (Kharkiv).

PAVLO ARIE

AU DÉBUT ET À LA FIN DES TEMPS

(На початку і наприкінці часів, Lviv-Berlin 2013)

Traduit de l'ukrainien par Iulia Nosar et Aleksii Nortyl

Œuvre traduite et publiée
à l'initiative de Culture Parlatges
et de la Maison d'Europe et d'Orient,
avec le soutien du Centre national du livre
et des Journées de Lyon des auteurs de théâtre.

Tous droits réservés.
© Maison d'Europe et d'Orient, 2015-2020.

Les droits de représentation sont à demander
à la Maison d'Europe et d'Orient.

Premier tirage : mars 2020.
ISBN : 978-2-37572-017-2

Prix du domaine étranger 2017
des Journées de Lyon des auteurs de théâtre

éditions
L'ESPACE D'UN INSTANT

PRÉFACE

Afin d'introduire ce texte magnifique, un détour est nécessaire.

Le 26 avril 1986 à 1 h 23, à la centrale nucléaire soviétique de Tchernobyl, dans une région d'Ukraine proche de la Biélorussie, commençait la catastrophe technologique la plus importante de l'histoire de l'humanité. Son coût humain (un million de «liquidateurs»), son coût économique (l'Union soviétique sortira ruinée de cette épreuve), son coût politique (la décomposition du modèle soviétique trois années après le début de la catastrophe), son coût existentiel (perte de la «croyance dans le progrès») font de cet «évènement» l'archétype de ce qu'on appelle aujourd'hui «l'effondrement». Depuis, les recherches tant scientifiques, historiques, sociologiques que littéraires constituent ce qu'on pourrait nommer la «mémoire du futur».

Le début de ce travail de mémoire tomba en France comme une bombe en novembre 1998 avec la parution de *La Supplication*, de Svetlana Alexievitch. Je lus ce livre majeur dès sa sortie et restai sidéré des semaines durant. Aude Merlin, sachant que ce texte me bouleversait, m'incita à rencontrer son amie Virginie Symaniec, spécialiste de la Biélorussie.

À l'hiver 1999, notre rencontre avec Svetlana Alexievitch, rendue possible à Paris chez l'historienne et traductrice Galia

Ackerman, fut un moment essentiel. Je pus poser concrètement la question qui me préoccupait depuis vingt années : comment faire du théâtre après Samuel Beckett ?

Le livre de Svetlana Alexievitch était une réponse possible et elle accepta que je l'adapte pour la scène.

C'est ainsi que quatre «femmes puissantes», écrivaines courageuses et tenaces, présidèrent à un travail théâtral sans fin commencé à l'aube du XXI^e siècle.

En juin 1999, le texte fut mis en scène et représenté sous son titre originel : *La Prière de Tchernobyl*. D'abord à Clermont-Ferrand à Etc...Art, puis en septembre pour le festival Est-Ouest de Die dans la Drôme, enfin à Paris au Lavoir moderne parisien. Radio France internationale et France Culture furent des partenaires de la première heure.

Et très vite une évidence : il n'était pas possible de «faire théâtre» d'une telle histoire en cours sans rencontrer les protagonistes en Biélorussie, le pays de Svetlana Alexievitch duquel elle s'était exilée. Mais aussi le territoire soviétique qui allait subir les plus graves dommages, en particulier humains.

Outre son accompagnement dramaturgique, artistique, historique et littéraire, Virginie Symaniec m'ouvrit les portes du pays de ses ancêtres qui était, depuis le 26 avril 1986, le territoire au monde le plus contaminé par la radioactivité, du fait de sa proximité avec Tchernobyl et de la direction des vents durant les jours qui suivirent le début de la catastrophe.

Et maintenant un long travelling.

Hiver 2001 : alors qu'après deux heures de vol nous traversons pour la première fois la campagne biélorussienne puis la ville de Minsk, alors que je croise des yeux ses habitants, commence à distinguer vêtements, chapeaux, isole les voix, les intonations, les démarches, les couleurs, les rythmes... Bref, alors que je m'imprègne de la «vie», je suis projeté dans un monde imaginaire que je connais intimement et que j'appelle depuis mes premières lectures de cet auteur : «le pays de nulle part de Samuel Beckett».

Vertige. Ce «nulle part» existe. C'est la Biélorussie. Fin du travelling.

Du désastre de la Seconde Guerre mondiale, Samuel Beckett avait distillé une esthétique, une langue, des comportements, des profils psychiques encore inédits depuis le théâtre grec. D'expériences multiples d'écriture, de pièce en pièce, il ferma lentement la scène à toute action, mots articulés, présence des acteurs, lumière.

De cette «nuit théâtrale», plus rien ne pouvait advenir et il mourut.

Jusqu'à cette autre nuit, cette «nuit nucléaire», ce désastre technologique absolu qui ouvrit à l'humanité une nouvelle perspective.

Une perspective sans point de fuite.

Le théâtre est toujours un territoire façonné par les humains pour raconter leur désastre. Comme Troie jadis, Tchernobyl sera le nouveau territoire théâtral post-beckettien.

Les mois et années qui suivirent nous permirent de vivre et d'inscrire une aventure artistique sans équivalent. En particulier en mettant en scène en 2002 à Minsk le spectacle initial avec les actrices et acteurs biélorussiens du Théâtre de la Dramaturgie biélorussienne. Depuis bientôt vingt ans, ce spectacle est toujours au répertoire plusieurs fois par année à Minsk et participe à des festivals en Russie et en Pologne.

Enfin, après plusieurs voyages de préparation, nous avons rejoint au printemps 2006 les habitants de la région de Tchernobyl, mais du côté ukrainien cette fois. Pour commémorer avec eux les vingt années du début de la catastrophe. «Nous», c'était quinze artistes du projet «La Diagonale de Tchernobyl», restés un mois au village de Volodarka avec un chapiteau, de quoi projeter des films, jouer des spectacles, écrire, faire de la musique. Nous avons rencontré les villageois, les enfants des écoles, les parents, les babouchkas qui nous ont invités aux fêtes, nombreuses à cette période de l'année : fête du Travail, Pâque orthodoxe, fête des Morts, fête de la Libération du 9 mai, fête des Écoles, fête du Samedi soir...

Nous avons aussi beaucoup circulé dans la «zone». Rencontré des paysans qui n'avaient pas voulu quitter leur datcha, des gardes-chasses, des scientifiques, des soldats. Villages abandonnés, villes fantômes, centaines de kilomètres de routes inutilisées et recouvertes de végétation, kolkhozes en friches, voies ferrées sans rails, pylônes électriques sans câbles, datchas vidées.

Si bien que lorsque j'ai lu *Au début et à la fin des temps*, du dramaturge ukrainien Pavlo Arie, j'ai retrouvé le pays réel de *La Belle au bois dormant*. Monde imaginaire devenu réalité gelée dans le «no future». Plus de prince possible, plus de baiser possible, plus de réveil possible.

Le pays de Tchernobyl, c'est l'éternité sur Terre. «Je te l'ai dit : leur temps c'est une ligne, le nôtre un rond.»

Dès la première scène, on assiste à la vie d'un bout de famille avec tous ses petits secrets, ses généalogies qui font drame, forcément drame. Il n'y a jamais d'issue nouvelle au théâtre comme il n'y aura jamais d'issue nouvelle dans une famille, à moins que toutes ses branches ne cessent de se reproduire. N'est-ce pas l'annonce majeure de l'Apocalypse ? Beaucoup d'habitants de la zone pensent que ce temps est venu.

Pourtant, quoi qu'il arrive, la vie continue, maudite et absurde.

C'est la force de cette pièce.

Il ne s'agit pas de trouver ou de donner sens à la vie. Ça, chacun sait que «c'est du passé». Mais vivre malgré et au-delà de ce non-sens ou plutôt cet a-sens, telle est, jusqu'à extinction, la condition humaine dans ce coin du monde.

«Ici, c'est carrément vivre qui est interdit. Et toi tu y vis.» Dans la zone, ce n'est pas une contradiction.

Comme partout, trouver et faire à manger va occuper cette vie. Alors que la «zone» n'est plus légalement cultivable depuis le 26 avril 1986, elle offre à profusion gibiers, poissons, légumes sauvages, baies, champignons. Mais absolument impropres à la consommation pour cause de radioactivité maximale.

«S'en foutre ou ne pas s'en foutre», telle est la question à laquelle est confrontée cette population singulière.

Vivre dans la zone n'est pas seulement une résistance, un repli ou un refuge. C'est aussi un projet existentiel et un art de vivre. Et ça n'est pas le moindre des paradoxes de ce texte que de montrer que c'est «l'idiot» de la famille qui pointe la réalité en détruisant systématiquement la nourriture radioactive que trouve, conserve, cache sa grand-mère réfractaire au nouvel ordre des choses.

L'autre occupation qui fait passer le temps, c'est la palabre à longueur de journée. Ressasser légendes, bribes d'histoires factuelles, généalogies fracturées, récits imaginaires. Toujours les mêmes, redits, repensés. Et comme dans *En attendant Godot* cette promesse d'une visite, d'un sauveur. Extraterrestre ou rôdeur, ondine ou soldat... qui ne viendra jamais.

Reste «l'ilotier», le messager des pièces antiques. La permanence. Celui qui transmet quelques informations plus ou moins erronées, pleines d'espoirs comme de menaces.

Théâtre laboratoire à l'œuvre.

«Gens de peu» au travail inlassable de l'humanisation.

Minimalisme des relations réduites aux maternités successives jusqu'à la dernière, maudite. La vie humaine s'achèvera dans ce coin du monde avec l'extinction du dernier fils, du fils unique, du fils idiot.

Comme une pièce ultime d'Anton Tchekhov.

Bruno Boussagol

Bruno Boussagol est metteur en scène, notamment pour le collectif Parce qu'on est là. Il est l'initiateur de l'appel du 26 avril.

AU DÉBUT ET À LA FIN DES TEMPS

À ceux qui n'ont pas pu partir.

Personnages :

BABA PRISSIA, 86 ans, stature solide, sans être grosse

VOVTCHYK, petit-fils de baba Prissia, la trentaine, âge difficile à préciser, petit, mince, pas comme les autres

SLAVA, mère de Vovtchyk, 59 ans, aspect maladif, souffre de crises de toux

LE PÈRE, mari de Slava, la quarantaine, muscles noueux, stature imposante

L'ÎLOTIER, la quarantaine, tête ronde, beauf sans scrupule

Lieu de l'action :

Zone interdite de trente kilomètres autour de la centrale nucléaire de Tchernobyl, et plus précisément un hameau abandonné, perdu au bout du monde, entouré de forêts et de marécages, non loin de la rivière Prypiat.

SCÈNE 1. LES RÔDEURS

Habitation rurale, époque contemporaine. À l'avant-scène, le mur arrière de la maison et l'arrière-cour. Au milieu du mur, une porte mène de la cour à l'entrée; il y a une fenêtre de chaque côté de la porte. Dans l'entrée côté jardin, une porte donnant sur une pièce, dont l'intérieur n'est pas visible, et un peu plus loin côté cour, un petit espace de cuisine. Près du mur de la maison, trois vieilles chaises défraîchies entourent une vieille table. À gauche, une remise dont la porte est retenue fermée par une pelle; un tas de bûches, un gros seau en plastique fermé par un couvercle de bois, pouvant faire office de petite table; à droite, un portillon en bois et une barrière élevée, faite de matériaux divers. Contre la barrière poussent quelques pins, dans la cour se trouve un puits, à côté du puits, un seau d'eau et un billot sur lequel repose une hache. À proximité, une croix orthodoxe en fer de deux mètres de haut, fichée dans un bloc de pierre. L'un de ses côtés est poli et présente une inscription gravée: «Bonnes gens! Inclinez-vous pour ceux qui vivaient ici dans la joie et la douleur et qui ne reviendront jamais.» À certains endroits sur la pierre, on voit des restes de bougie consumée.

Journée ensoleillée, fin de matinée. On entend les bruits de la nature (chant du coucou, bourdonnement des insectes, bruissement du vent...). Slava épluche les pommes de terre. De temps en temps, une forte toux la prend. Elle regarde le filet à oiseaux endommagé dans les mains de baba Prissia.

BABA PRISSIA — Tu sais ce que ça veut dire, tout ça ?

SLAVA — Je le devine : tu es restée sans, hum, comment dire...

BABA PRISSIA — Sans viande, je suis restée sans viande.

SLAVA — Sans charogne infectée, maman.

BABA PRISSIA — Nan, ce n'est pas de la charogne, c'est la viande la plus fraîche du monde! Ordure de fils! Il m'a découpé tous les filets! Il peut en profiter, tiens.

SLAVA — Il y a une règle: le gibier, le poisson et les champignons, on ne les attrape pas, on ne les ramasse pas et on ne les mange pas.

BABA PRISSIA — Vous nan, mais moi si!

SLAVA — Tu as quatre-vingt-six ans, et tu es comme une enfant.

BABA PRISSIA — Oui, quatre-vingt-six... Je m'en bats l'œil de ce que je mange, combien et d'où ça vient. Que ton fils laisse ma viande tranquille!

SLAVA — Tu ne penses qu'à toi, tu t'en fiches de ce qui peut nous arriver à cause de tous tes caprices.

BABA PRISSIA — Je n'ai forcé personne à venir vivre ici, avant j'étais aussi bien, sans vous. Et maintenant vous ne me laissez pas respirer, ni toi avec tes leçons de morale, ni l'ilotier, et maintenant voilà encore le petit-fils qui se met à faire suer.

SLAVA — Ce n'est pas lui.

BABA PRISSIA — Bien sûr. C'est le Saint-Esprit qui est descendu des cieux sur la Terre et a découpé mes mailles. Que ce nuisible ait les pieds et les mains tordus!

SLAVA — Après tout, cet ilotier t'a peut-être suivie, et a fait ça justement pour t'apprendre ce que c'est que d'enfreindre la loi. On n'a pas le droit de chasser les animaux dans nos forêts, ni de bouffer ces infections.

BABA PRISSIA — Oh, nom de Dieu! Depuis quand tu t'intéresses aux lois?

SLAVA — C'est écrit à tous les coins de rue, avec des lettres grandes comme ça, pour les mirauds.

BABA PRISSIA — Ici, il n'y a pas que chasser qui est interdit. Ici, c'est carrément vivre qui est interdit. Et toi tu y vis, avec ta nuisance de fils que tu as emmené.

SLAVA — On n'a plus aucun endroit où vivre.

BABA PRISSIA — S'il n'y en a plus, alors respecte ta mère qui t'a laissée revenir dans sa maison, toi qui n'es foutrement bonne à rien, une paumée...

SLAVA — Mon Dieu! Qu'est-ce que tu veux donc de moi?!

BABA PRISSIA — Que tu lui remontes les bretelles.

SLAVA — Remonte-les-lui toi-même, c'est ton petit-fils!

BABA PRISSIA — Naaan, c'est d'abord ton fils.

SLAVA — Et alors? Qu'est-ce que je peux faire? C'est... enfin, oui, c'est un adulte.

BABA PRISSIA — Un adulte, si seulement. Il n'y a jamais eu de tels idiots dans notre famille.

SLAVA — Eh bien maintenant il y en a un... Occupe-toi de ça toi-même.

Elles se taisent. Slava continue à éplucher les pommes de terre. Baba Prissia observe les pelures.

BABA PRISSIA — Mais pourquoi tu coupes si épais? Ça va pas? Comme une infirme...

SLAVA — Mère, lâche-moi.

BABA PRISSIA — C'est comme ça que je t'ai appris à faire? Tu as deux mains gauches, ou quoi? D'où est-ce qu'elles ont poussé? Y a-t-il seulement une chose que tu peux faire correctement? Tu

as les yeux derrière la tête ? Tu ne vois pas ce que tu fais ? Ouille ouille ouille, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un tel châtement ?

SLAVA — Et allez, c'est reparti. Laisse-moi tranquille !

Baba Prissia va au seau dans la cour et y prend de l'eau avec une tasse.

BABA PRISSIA, *marmonnant, assez fort pour que Slava l'entende* — Poule malhabile, que du gâchis avec elle.

Elle prend de l'eau dans sa bouche et la recrache par terre.

Pfeu, sur tes mains, pfeu ! C'est tout sauf des mains, ça. Je t'ai fait naître incapable. Maintenant comment vivre avec celle-là ? C'est pas un hasard si ton mari t'a quittée, il a bien fait...

SLAVA — Assez ! Je parlerai avec lui.

BABA PRISSIA — Oui, va le voir, qu'il en prenne pour son grade. Ouh, l'enfant du diable !

SLAVA — Que ta langue se dessèche ! Vovtchyk est ton petit-fils, quel qu'il puisse être, IL EST TON SANG ET TA CHAIR et il le sera pour l'éternité.

BABA PRISSIA — Oh, que tu me fais peur ! Pour l'éternité. C'est que je n'en ai plus pour si longtemps, moi.

SLAVA, *toussant* — Moi aussi, je vais mourir.

Pause. Baba Prissia pose son filet sur la table et s'assied sur une chaise. Puis elle sort un paquet de mauvais tabac de sa poche, se roule une cigarette et l'allume. Enfin elle tire de sa ceinture un couteau, avec lequel elle triture le filet, et attend que Slava finisse de tousser.

BABA PRISSIA — Tu ne peux pas, sans toi il ne survivra pas...

SLAVA — Mais apprends-lui ce qu'il faut, maman... Tu connais un tas de choses, tu peux beaucoup.

BABA PRISSIA — Ben, je lui en apprends bien, dans la forêt je l'amène aux marais et je lui montre : « Ça c'est ça, et ceci c'est cela, ici aller peut, là aller peut pas. » (*Montrant le filet.*) Et voilà comment il me remercie. Qu'est-ce que tu penses, toi, que je ne peux pas punir Vovka moi-même ? Bien sûr que je peux, mais je veux garder de bonnes relations avec lui ; si on se fâche, Dieu m'en garde, il m'empoisonnera la vie encore plus.

SLAVA — Ah, je comprends. Tu es la gentille, et moi la méchante, c'est ça !

BABA PRISSIA — Ben oui !

SLAVA, *toussant* — Seigneur ! Qu'est-ce que ça pue !

BABA PRISSIA, *avec étonnement* — Bah, oui, ce n'est pas nouveau...

SLAVA — Tu ne devrais pas fumer ici. Tu n'entends pas comme je tousse ? Mais quelle odeur horrible ! Mère, qu'est-ce que tu mets dedans ?

Prissia se crache bruyamment sur les doigts, éteint la cigarette avec sa salive et la range avec précaution dans le paquet de tabac.

BABA PRISSIA — Mieux vaut que tu n'en saches rien... Et arrête de te lamenter, va plutôt chez le toubib.

SLAVA — Qu'est-ce j'irai faire chez ton toubib ? S'il y a quelque chose de grave, c'est mieux de ne pas savoir, et s'il n'y a rien, ça passera bien tout seul.

Elle pleure.

BABA PRISSIA — Petite sottise. À quoi bon avoir fait des études d'infirmière si c'est pour raconter autant de bêtises.

SLAVA — Et alors, de toute façon on n'a pas un seul médicament !
Avec quoi on les achèterait ?

BABA PRISSIA — Oui... Trois semaines qu'on ne m'a pas apporté ma retraite. Ils m'ont oubliée ou quoi ?

SLAVA — Dans le village voisin ils ne l'ont pas apportée non plus.
Mère, aide-moi, j'ai terriblement mal aux mains.

Prissia prend quelques pommes de terre à Slava et les épluche au couteau avec soin.

On dit que notre Parlement est très mauvais maintenant, un tas de bandits.

BABA PRISSIA — Dieu est témoin, je n'ai jamais aimé les Sovièts, moi, mais avec eux au moins les choses étaient claires. Alors que maintenant, on n'y comprend plus rien !

SLAVA — Il n'y a rien à comprendre, là. Ils n'en ont rien à foutre de nous, c'est tout...

BABA PRISSIA — Ça ira bien, ma fille, ne pleure pas. On a vécu sans leur argent et on vivra encore. Je vais te faire infuser des plantes qui guérissent, je dirai des choses et tout ira mieux, on s'en tirera sans chimie.

SLAVA — Seul le diable sait où tu as arraché ces herbes, tu veux tous nous tuer.

Elle entre dans la maison.

BABA PRISSIA — Où ça ? Dans les bois, les prés, le marais... Des fois je me demande si tu es ma fille ou pas. Est-ce que c'est moi qui t'ai élevée ? Comment ça se fait que tu ne comprends pas ? Notre terre, c'est notre mère à tous, et le ciel est posé dessus. On ne doit pas s'enfuir de sa terre. Et Vovtchyk, si tu veux savoir, il faut lui passer un savon. Je ne sais même pas ce que je lui ferai à celui-là...

SLAVA — Ne le touche pas, il est inquiet pour nous !

BABA PRISSIA — C'est moi qui m'inquiète pour tous, ici. Elle vous a tous pris dans sa maison, l'imbécile de baba. Pour moi il n'y a plus d'échappatoire maintenant.

SLAVA — Il a fait ça avec les filets parce qu'il s'inquiète, il se fait du souci pour toi. Dieu ne lui a pas donné beaucoup d'intelligence, mais suffisamment pour qu'il comprenne que c'est dangereux.

BABA PRISSIA — Oui c'est ça, très calé.

SLAVA — Remercie-le.

Vovtchyk se faufile dans la cour par le portillon. Dans des vêtements crasseux de campagne, des bottes usées en cuir synthétique aux pieds.

Et le bonnet, il est où ?

VOVTCHYK — Le voilà.

SLAVA — Ton bonnet, je te l'ai donné pour que tu le mettes sur la tête, pas dans le pantalon !

VOVTCHYK — Trop chaud avec lui, c'est l'été tu vois.

SLAVA — C'est encore le printemps. Si tu prends froid, tu l'auras ton été. Mets-le, je te dis !

Vovtchyk met le bonnet à contrecœur.

BABA PRISSIA — Vovtchyk, mon petit-fils chéri, viens donc ici, sur les genoux de baba.

SLAVA — Qu'est-ce que tu as, mère ?

VOVTCHYK, *regardant sa mère et s'adressant à baba* — Maman dit que je suis déjà trop grand pour les genoux...

BABA PRISSIA, *regardant Slava et s'adressant à Vovtchyk* — C'est vrai ce que dit maman. Alors c'est baboussia qui va s'asseoir sur tes genoux.

SLAVA — Tu débloques complètement ou quoi ?

VOVTCHYK — Nan baba, toi aussi tu es grande, tu ne peux pas aller sur les genoux non plus.

BABA PRISSIA — Si c'est comme ça, alors, qu'est-ce qu'on va faire ?

VOVTCHYK — Eh, allez, je vais m'asseoir sur tes genoux, ça sera mieux comme ça, tu es plus vieille que moi.

Il s'assied sur les genoux de baba. Agacée, Slava jette les pommes de terre dans le seau.

BABA PRISSIA, *montrant les filets* — C'est toi qui as fait ça ?

Vovtchyk essaye de se lever, mais baba ne le lâche pas.

VOVTCHYK — Je savais bien que tu allais crier.

BABA PRISSIA — Mais nan, je ne crie pas, je demande juste.

VOVTCHYK — C'est vrai ?

BABA PRISSIA — C'est vrai.

VOVTCHYK — Vrai-vrai ?

BABA PRISSIA — Vrai-vrai.

VOVTCHYK, *serrant baba dans ses bras* — C'est bien que tu ne cries pas, parce que maman a dit que tu allais me disputer très fort.

BABA PRISSIA, *regardant Slava d'un air sombre* — Elle a dit ça ?

VOVTCHYK — Bah oui.

BABA PRISSIA — Alors ça veut dire qu'elle savait, elle savait que tu m'avais fait ça ?

VOVTCHYK — Oui, je lui ai demandé si je pouvais le faire, et elle a dit que tu allais crier, mais malgré tout elle m'a autorisé. Mais tu ne vas pas crier, hein ?

BABA PRISSIA — Nan, ce n'est pas sur toi que je vais crier. (*À Slava.*) Ah, canaille, que tu es déloyale, ma fille chérie.

SLAVA — Merci à toi, Vova. Pas de *varenyky* pour vous, je cuirai juste les patates et vous les boufferez comme ça.

BABA PRISSIA — Il n'y est pour rien. (*À Vovik.*) Tu as bien pensé à baboussia, pas vrai, mon petit chaton ?

Elle chatouille Vovtchyk dans le cou avec ses lèvres.

Tu t'es fait du souci, tu t'es inquiété, tu avais peur qu'elle tombe malade avec les radiations, mais tu n'as pas fait attention à une chose : les vieilles baboussias ne craignent pas les radiations, au contraire, les radiations font même beaucoup de bien aux baboussias.

VOVTCHYK — Tu as déjà dit tout ça, et pas qu'une fois.

BABA PRISSIA — Alors dans ce cas, pourquoi tu as privé baboussia de son bon déjeuner à la viande, si utile pour elle ?

VOVTCHYK — Parce que c'est pas de baboussia que je me suis inquiété.

BABA PRISSIA — Ah bon ! Et de qui alors ?

VOVTCHYK — Des pauvres lapins et des chevreuils que baboussia bouffe sans arrêt.

BABA PRISSIA — Des lapins et des chevreuils ?

VOVTCHYK — Oui, et aussi des marcassins.

BABA PRISSIA — Allez descends, va te faire voir, que le diable t'emporte, maudit dégénéré !

Baba Prissia donne des coups dans le dos de Vovtchyk, qui se réfugie dans la maison.

VOVTCZYK — J'ai trouvé l'endroit où tu caches leurs os, baba, tu es sûrement un loup !

Baba Prissia lance la tasse vers Vovtchyk.

BABA PRISSIA — Si tu me suis, je te conduirai chez les ondines, elles te frapperont la tête avec des pierres, jusqu'à la mort... Il a pitié des lapins !... Et moi, la vieille, qui va me plaindre ?!

SLAVA, *vers la maison* — Je te l'avais dit, que baba serait en colère !

La lumière se réduit à la porte de la maison. Vovtchyk sort de la maison. Slava et baba Prissia cessent de se disputer et écoutent Vovtchyk avec attention.

VOVTCZYK — C'est comme ça qu'on vit. Grand-mère, maman et moi. Il y avait aussi papa, mais ça fait longtemps qu'il n'est plus là. Un jour il a pris en secret les choses les plus importantes, ses papiers et tout notre argent, et il a disparu, pour toujours. On ne sait même pas dans quelle direction il est parti. À vrai dire, la vie est devenue meilleure sans lui. Mais maman et grand-mère, elles ne l'ont toujours pas compris. À maman, il manque un homme dans la vie, et à grand-mère, un homme dans le potager, parce que selon elle je suis totalement inutile et je le resterai. Alors que ce n'est pas vrai. Et pourquoi elle veut penser que je suis un enfant de huit ans ? Alors qu'en réalité j'en ai vingt-huit. Mais grand-mère, quand elle se met quelque chose en tête, personne ne peut la convaincre du contraire. C'est pour ça qu'elle se dispute souvent avec maman. Des fois on dirait qu'elles vont en venir aux mains, mais après, ça finit par s'arranger. Maman s'inquiète toujours pour moi, elle me fait porter un bonnet débile, dormir en chaussettes et me laver les mains sans arrêt. Elle a peur que des cornes me poussent. Mais pourquoi ? Elle enrage terriblement quand je lui pose des

questions sur d'autres endroits, sur les gens qui vivent dans les villes, sur la télévision, sur les avions ; pourquoi, nous, on vit dans la zone et d'autres personnes vivent là-bas – « PAS DANS LA ZONE ». Qu'est-ce qui est le plus grand : la zone ou la non-zone ?... Maman répond toujours la même chose : « Parce que c'est comme ça. » Est-ce que c'est une réponse ? Pour moi ce n'est pas une réponse, la vraie réponse, maman me la cache, mais je vais tout de même la trouver, tôt ou tard. J'ai déjà eu le temps d'apprendre quelque chose : il n'y a pas longtemps, je suis devenu ami avec les rôdeurs ; je leur ai montré notre coin, et ils m'ont promené en voiture et m'ont donné vingt *hryvnias* ; ça veut dire que maintenant je suis plus riche que baba. Les rôdeurs ont dit que nous vivions à l'ère d'Internet, mais quand je leur ai demandé ce que c'était, personne n'a pu m'expliquer la moindre chose clairement. Tôt ou tard il faudra que je sorte de la zone et que j'apprenne tout ça par moi-même... En fait, j'y suis déjà allé une fois là-bas, dans la non-zone ; c'était quand papa était encore avec nous, il y a très très longtemps, on nous avait déplacés en Crimée ; mais cette période, je ne m'en souviens presque pas...

SCÈNE 2. COURIR SUR PLACE

27 avril 1986, lendemain de l'accident.

Le même endroit, mais la maison et les gens semblent « neufs ». Slava porte Vovtchyk, âgé de un an, dans ses bras. Le père sort de la maison, un sac et une radio dans les mains.

BABA PRISSIA — Parlez toujours ! Moi, je n'irai nulle part !

LE PÈRE — Écoutez, mère, personne ne nous demande notre avis... Évacuation forcée, quinze minutes pour rassembler les affaires, c'est tout.

BABA PRISSIA — POINT FINAL !

SLAVA — Maman, assez de baratin, c'est un ordre.

BABA PRISSIA — Personne n'est mon chef, ici !

SLAVA — Les militaires disent qu'on reviendra dans trois jours : « Ne rien prendre sauf les papiers d'identité et l'argent. »

BABA PRISSIA — Raison de plus : pourquoi partir alors ?

SLAVA — Il y a un exercice d'évacuation à la centrale.

BABA PRISSIA — C'est mon affaire, ça ? C'est ici que j'ai vécu la guerre contre les Allemands, je ne suis partie nulle part, et je survivrai bien à leurs exercices.

LE PÈRE — Ils ont lancé l'alerte aux radiations. Les soldats et les flics courent avec des masques. C'est pas un exercice. C'est du sérieux.

BABA PRISSIA — Oh toi, encore avec tes radiations ! Où, mais où elles sont, tes radiations ? Montre-moi, où ?

SLAVA — Juste... au cas où il faudrait s'en aller.

BABA PRISSIA — Elle est bien bonne ! J'ai une vache, des cochons, des chèvres, des poules, et il faut s'en occuper. Et la maison ? Et toutes nos affaires ? Je n'irai nulle part !

SLAVA — Tu comprends que c'est dangereux ? On nous punira et tu seras coupable.

LE PÈRE — Les flics fouillent maison par maison, partout. Alors, mère, ne délirez pas.

Il prend Prissia par les épaules et la tire vers la maison.

Le Parti a parlé, on exécute. Allons rassembler les affaires. Prenons seulement le strict nécessaire, les papiers d'identité, l'argent...

Tout d'abord, baba Prissia ne fait que résister. Mais quand il devient clair que les forces ne sont pas égales, elle se dégage des bras de son gendre.

BABA PRISSIA — Laisse-moi enfin, sale diable ! Je n'irai nulle part ! Que tu crèves, maudit !

SLAVA — Eh toi, attends, attends... La police t'emmènera de force, tu seras la honte de tout le village !

Baba Prissia enfle son foulard sur la tête et clopine jusqu'au portillon.

BABA PRISSIA — Ils n'ont qu'à essayer de m'embrasser le derrière !

Elle sort par le portillon puis se tourne vers Slava.

Je vais aux marais, là-bas j'ai un coin secret. (*À son gendre.*) Et toi, pauvre diable, tu me touches encore une fois, je te coupe la tête, je te le jure !

Elle se tourne et arrache la radio des mains de son gendre.

Ça, c'est à moi.

Baba Prissia sort en claquant avec fracas le portillon.

SLAVA — Ç'aurait été mieux que tu ne la touches pas.

Le père prend tendrement dans ses bras sa femme et le bébé endormi qu'elle porte.

SCÈNE 3. CEUX QUI OUVRENT LE PORTAIL

Jour. Slava sort de la maison en tablier.

SLAVA — Mais où est-ce que tu traînes ! Vovka !

Vovtchyk sort de la remise.

VOVTCHYK — Oui, j'arrive, j'arrive.

SLAVA — Tiens tiens, tu ne sors pas beaucoup de cette remise, ces derniers temps. Qu'est-ce que tu fabriques, là-dedans ?

VOVTCHYK — Bah, rien de spécial... C'est toi-même qui voulais de l'aneth séché... Tiens.

Il lance un paquet en papier journal à Slava.

Dis donc, pas facile de le trouver. Elle a tout plein de trucs, baboussia, là-dedans...

SLAVA — Écoute-moi bien, ton zizi, tu ne le tripotes pas, sinon il te poussera des cornes.

VOVTCHYK — Mais je ne tripote rien !

SLAVA — Va te laver les mains, au cas où.

VOVTCHYK — Les laver ? Mais je n'ai rien tripoté.

SLAVA — On va déjeuner, quand baba revient on se met à table.

Elle va dans la maison.

VOVTCHYK, *se palpant la tête avec les mains* — Il n'y a rien qui pousse.

On entend un moteur qui s'approche.

Maman ! Il y a quelqu'un qui arrive.

On frappe au portillon.

L'ÎLOTIER — Il y a quelqu'un ?

Il entre, en tenue d'été de la police. Slava sort de la maison.

L'ÎLOTIER — Encore vivants ?!

SLAVA — On n'a pas encore crevé, n'espère pas !

L'ÎLOTIER — Je blague. (*Regardant partout.*) Et la babka, elle est où ?

SLAVA — Vivante aussi, t'inquiète. Le camion de ravitaillement est à Mali Klichtchi ces jours-ci, elle y est allée : peut-être qu'il y aura encore du pain.

L'ÎLOTIER — Ouais je l'ai vue, sur la route, elle tirait un sac. Elle rappliquera bientôt.

SLAVA — Tu aurais pu la prendre, puisque tu venais ici.

L'ÎLOTIER — Sûrement pas ! Elle est sale comme un salaud, aucune raison de pourrir ma banquette.

SLAVA — Comment ça, elle est sale ?!

L'ÎLOTIER — Mais vous n'avez ni eau, ni canalisations, ni lumière, rien, que dalle.

SLAVA — Ça ne veut pas dire qu'on est sales. On l'est peut-être moins que vous !

L'ÎLOTIER — Bon, ça va, elle est tout près, elle arrive bientôt ; et c'est avec toi que je voulais bavarder, sans avoir cette sorcière sur le dos.

SLAVA — Si c'est toujours pour la même chose, alors tes bavardages seront vains.

L'ÎLOTIER — Slava, réfléchis un peu. Vous n'en avez pas marre de vivre ici comme des bêtes sauvages ? Ni électricité, ni camion de ravitaillement, ni voisins. S'il arrive quelque chose, le docteur ne viendra pas, et vous ne pourrez pas y aller non plus. Partez d'ici...

SLAVA — Non.

L'ÎLOTIER — Que des problèmes avec vous. Mes supérieurs me les cassent sans arrêt à cause de vous, vous n'avez aucun scrupule !

SLAVA — Nous, aucun scrupule ? Tu vois cette maison, ma mère y a vécu toute sa vie, j'y suis née et mon Vovtchyk aussi. C'est notre maison... Aucun scrupule...

L'ÎLOTIER — Mais c'est que j'ai de...

SLAVA — Avant, le camion de ravitaillement venait. Et on avait l'électricité, jusqu'à ce qu'une bande de salopards vole les câbles.

L'ÎLOTIER — Mais c'est de l'histoire ancienne, ça !

SLAVA — Justement, c'est le deuxième hiver qu'on passe comme ça. Et toi, tu cherches toujours les câbles et les voleurs !

L'ÎLOTIER — Ça, Slava, il faut que tu l'oublies, personne ne viendra tirer de nouveaux câbles jusqu'ici. Vous n'êtes que trois, et même si vous étiez plus nombreux, ici vous n'êtes rien, pour personne. Pars, je te dis, et prends la babka et ton fils ; c'est la seule décision qui vaille. Je vous le dis de bonne foi.

Baba Prissia arrive, un sac de toile sur le dos.

BABA PRISSIA — Déjà là, le traître.

L'ÎLOTIER — Je ne suis pas un traître. Je t'ai apporté des piles, tiens.

Il lui tend un paquet de piles.

BABA PRISSIA — Oh, c'est pas pour rien, ça.

Elle va à la remise.

SLAVA — Tu en as besoin, maman, de ces piles ? Il veut encore nous virer d'ici !

BABA PRISSIA — Attends, ma petite, je m'en occupe...

L'ÎLOTIER — Je suis venu vous demander de partir, correctement. Pour vous virer, ce sont d'autres personnes qui viendront.

SLAVA — Bandits... Il y a déjà des bruits qui courent : ils arrivent avec des grosses voitures, des armes, et ils font du vilain. À Mali Klichtchi, ils ont mitraillé des ruches, et c'est de ce miel que les vieux vivaient, là-bas...

Baba sort une bouteille de liquide foncé de la remise, la donne à l'îlotier.

BABA PRISSIA — Mélanges-en une petite cuillère avec du saindoux et passe-toi ça sur l'os. (*Montrant d'abord la tête, puis vers ses jambes.*) Pas ici, mais là. Tu le gardes trois heures, puis tu l'essuies avec un chiffon. Elles tombent en cloque dare-dare ! Passes-en jusqu'à la fin de la bouteille... Et reviens après, avec des piles. Compris ?

L'ÎLOTIER — Compris, rien de plus simple. Ouah, si elle tombe enceinte, alors je quitte les poulets et on part loin d'ici ; je lui ai promis.

BABA PRISSIA — Tu as promis, donc ça sera comme ça.

L'ÎLOTIER — Si ça marche, babka, je ne t'oublierai jamais.

BABA PRISSIA — Et maintenant, le principal. Toi, Vassia, tu es la police, alors pourquoi tu ne chasses pas les bandits d'ici ? Alors quoi, c'est à moi de prendre ton pistolet et de faire régner l'ordre ?

L'ÎLOTIER — C'était il y a dix ans qu'ils étaient des bandits. Maintenant, ils sont au pouvoir ; députés, hommes d'affaires, et j'en passe. Et s'il s'agit de chasser quelqu'un d'ici, ça sera moi en même temps que vous. Ils ont des intérêts, ici, ils vont organiser des circuits pour touristes. Il y en a déjà des troupeaux entiers qui viennent d'Europe ; ils s'ennuient là-bas, les fils de pute, dans les Londres et les Berlin.

SLAVA — Que le monde les vomisse ! C'est une zone fermée, ici, Tchernobyl c'est une calamité ; qu'est-ce qu'ils ont à regarder notre malheur ?

L'ÎLOTIER — Pour les uns c'est un malheur, pour les autres, c'est une attraction.

BABA PRISSIA — Ils n'ont rien à faire ici !

L'ÎLOTIER — Mais ça, ce n'est pas toi, baba, ni moi, qui le décideras.

SLAVA — Et les radiations ? Ils n'en ont donc pas peur ?

L'ÎLOTIER — Pouh, ils s'amuseront deux jours, s'éclateront en bagnole, chasseront du gibier et rentreront chez eux – rien ne leur arrivera.

BABA PRISSIA — C'est bien ce que je dis : il n'y a pas de radiation ! Tout ça c'est Gorbatchov, ce chien, qui l'a inventé pour faire partir les gens d'ici. Il avait des projets complètement fous pour cette région. Oh... comment c'était avant l'accident ! Un paradis ! Des jardins potagers... Et ici près de la route, où maintenant poussent des pins, il y avait... (*secouant l'index avec grandiloquence*) une ÉPICERIE !

L'ÎLOTIER — Je ne sais pas, je n'ai pas vu. On m'a envoyé ici en 96.

BABA PRISSIA — Mais puisque je te le dis, un magasin énorme, on pouvait tout y acheter.

SLAVA — Mais il n'y avait rien là-bas, que de la sève de bouleau sur les étagères.

BABA PRISSIA — Comment ça ? (*À la manière de Iouchtchenko, comptant avec les doigts en les repliant*¹.) Du pain frais presque tous les jours, il y en avait ? Oui ! Des anchois à la sauce tomate, il y en avait aussi. Du halva de tournesol, des loukoums, délicieux ! Une fois ils avaient même apporté du lait concentré, mais le temps que j'y coure, tout était parti. Et aussi on avait notre station d'essence, pour les moissonneuses. Et Gorbatchov, alors...

SLAVA — Mère, encore tes fables.

1. De l'auriculaire au pouce, en rabattant de l'autre main chaque doigt sur la paume.

BABA PRISSIA — Ce ne sont pas des fables, mais de l'histoire, la sainte vérité. Tais-toi si tu ne sais pas !

L'ÎLOTIER — Des histoires, j'en ai entendu, mais les radiations, de toute façon, elles sont bien là.

VOVTCHYK — Mais quelle histoire, baba ?

BABA PRISSIA — Comment ça, quelle histoire ? Tu ne sais donc pas ?

VOVTCHYK — Nooon.

BABA PRISSIA — Oh, mais c'est une histoire très secrète ça : celui qui la raconte, il se fait tout de suite arracher la tête.

VOVTCHYK — Oh-oh...

SLAVA — Maman, laisse donc toutes tes histoires pour plus tard. Dans l'immédiat, il y a plus important que les histoires.

L'ÎLOTIER — J'aime les histoires, moi ! Allez, babka Prisska, diffuse.

Baba Prissia lance un regard vainqueur à Slava, l'écarte de la main et se retrouve au centre de l'attention.

BABA PRISSIA — Pour commencer, il y a eu chez nous ici, depuis les temps anciens, toutes sortes de merveilles. Des ondines, des mavkas², des esprits des plaines et d'autres forces néfastes vivaient là. Et de tout temps, le sang humain coulait en rivières sur nos terres... Nous, les Ukrainiens, les Tatars nous ont tranchés et hachés, les Polonais nous ont tourmentés et torturés, ensuite Khmel'nitsky a versé du sang juif en Podolie, jusqu'aux genoux ; ici les Juifs étaient très nombreux... Ensuite les Katsaps³ sont arrivés et ils nous ont aussi pourri la vie, puis ce sont les Rouges qui sont venus ; ici, juste à côté de la maison, neuf cents jeunes garçons ukrainiens ont été massacrés. Après

2. Dans la mythologie ukrainienne, fantôme ou âme des personnes décédées tragiquement ou prématurément ; une sorte d'ondine aux longs cheveux blancs.

3. Dénomination péjorative pour nommer les Russes, signifiant « Moscovites ».

tout ça, le Holodomor⁴... (*Se souvenant de quelque chose de particulièrement terrifiant.*) Pas de mots pour ça... Aucun ennemi n'avait encore imaginé une chose pareille: affamer des millions de personnes jusqu'à la mort; mais Staline l'a imaginé, diable de traître. Puis les Boches, mais ici on s'est occupés d'eux rapidement, et enfin de nouveau les Soviétiques. Bref, l'horreur, rien comme chez les gens normaux... Et juste après la guerre, autre chose a commencé; elles ont commencé à voler par ici, ces, comment dire?... Eh bien... soucoupes volantes. Plein de petits hommes bleus et de courtauds verts. Qu'est-ce que nos soldats n'ont pas fait pour les attraper! Mais ils n'ont pas réussi. Et puis soudain, sans que personne ne s'y attende, en 1985, ces soucoupes volantes sont entrées en contact avec nos dirigeants. (*À l'ilotier, qui écoute la bouche ouverte.*) Tu comprends où je veux en venir?

L'ÎLOTIER — Bah oui, les extraterrestres, et tout ça.

BABA PRISSIA — Tu ne comprends foutre rien! Et voilà Gorbatchov, il a vite pigé que ça serait une occasion pour l'URSS de rattraper et dépasser le développement de l'Amérique et de l'Europe. Et voilà à quoi il a pensé, ce salaud; quoiqu'il n'ait pas pu inventer ça tout seul, c'est sûrement sa femme qui lui a soufflé, Raïssa Maximivna — une finaude de femme, ô combien... (*Se signant.*) Qu'elle repose en paix... Donc Gorbatchov a voulu installer ici une base d'atterrissage pour ces soucoupes violentes. Et pour que personne ne se fourre dans leurs jambes, il a été décidé, voilà... de déplacer tous ceux qui habitaient dans un rayon de trente kilomètres. En 86 ils ont provoqué un accident ici, à la centrale; alors, les gens, ils les ont chassés, et dormez tranquilles! Et de Kyïv à Tchornobyl ils ont creusé une ligne de métro secrète, qui fluxionne jusqu'à maintenant. Mais là, comme par malchance,

4. Le Holodomor (« extermination par la faim », en ukrainien) désigne la famine-génocide décidée par Staline pour anéantir le peuple ukrainien, au cours de laquelle huit millions de personnes ont perdu la vie en 1932-1933.

sans qu'on s'y attende, l'URSS s'est écroulée. Et tous les projets de Gorbatchov ont été mis au placard. Les soucoupes continuent bien à voler, mais maintenant seulement la nuit et tous feux éteints. Ici on dit que c'est justement par cette ligne de métro secrète que les petits hommes bleus, déguisés en gens normaux, sont entrés au gouvernement et au parlement. Et voilà le travail! (*À l'ilotier.*) Eh bien, tu comprends maintenant?

L'ÎLOTIER, *embarrassé* — Naaan, pas vraiment...

BABA PRISSIA, *claquant une fois des mains, bruyamment* — Voilà! C'est ici qu'il y a l'astuce! Les petits hommes bleus ont tout préparé à l'avance: (*Repliant les doigts d'une main, un à un.*) l'accident à la centrale nucléaire, le déplacement des gens, le métro, et l'effondrement de l'Union: tout ça c'est leur travail. Gorbatchov, ils l'ont retiré des affaires et ils lui ont ordonné, évidemment, de tenir sa langue. Mais Raïssa Maximivna, sa femme, fut le premier petit homme bleu sur la terre. (*Se signant.*) Que la terre lui soit légère! En bref, alors, maintenant ils ont pris le pouvoir en Ukraine et font leurs expériences sur la population dans le but de nous exterminer totalement... Seulement, Vassia, pas un mot à personne, compris?

L'ÎLOTIER — Hmm hmm.

BABA PRISSIA — Pas de hmm hmm, fiston, c'est un secret terrible, s'ils apprennent que tu as découvert la moindre chose, ils te mettent leurs tubes dans la colonne vertébrale et te sucent toute la moelle épinière, il paraît que c'est un morceau de choix pour eux. Moi ils ne me touchent pas, pour l'instant, je les ai nourris avec des lièvres et des silures. Et ils aiment bouffer!

VOVTCHYK — Ah! Voilà ce que tu fais avec les lièvres!

L'ÎLOTIER, *souriant bêtement* — Bon ben j'y vais, moi, j'ai du travail...

SLAVA — On allait déjeuner, tu manges avec nous?

BABA PRISSIA — Bah oui. Chez nous tout vient d'ici, tout est fait maison.

L'ÎLOTIER — Non, non, mangez votre « fait maison » sans moi.

L'îlotier va jusqu'au portillon, l'ouvre pour sortir.

BABA PRISSIA — Hé! (*Plissant les yeux d'un air malin et frottant le sol avec une botte.*) Tu sais ce que tu as sous les pieds, au moins?

L'îlotier, se baissant, cherche ce qu'il peut bien avoir sous les pieds.

Tu as sous les pieds ce métro stratégique que Gorbatchov et les petits hommes bleus ont construit en 86.

Baba Prissia pointe le ciel de son index avec importance. L'îlotier, perplexe, part. On entend l'automobile qui s'éloigne rapidement.

SLAVA — Elle reviendra bientôt, cette sangsue!

VOVTCHYK — Comment on peut entrer dans ce métro?

SLAVA — Il n'y a aucun métro, rien du tout.

VOVTCHYK — Si! Baba, comment on peut y entrer?

BABA PRISSIA — C'est très simple, mon petit. Je t'apprendrai plus tard, si tu es sage. (*Montrant le sac à Vovtchyk.*) Apporte le sac à la maison...

Vovtchyk et Slava regardent dans le sac.

VOVTCHYK — Ohhh! Du pain, à se gaver!

SLAVA — Ça nous suffira pour longtemps.

BABA PRISSIA — Tout au fond il y a du lait concentré et du lard: la moitié pour moi, la moitié pour vous.

SLAVA — Il faut partager en trois.

VOVTCHYK — Oui!

BABA PRISSIA — Quand vous irez attraper le camion de ravitaillement, le mois prochain, et que vous réussirez à ramener quelque chose, alors vous partagerez en trois. Et maintenant mangeons, je suis affamée comme un loup en forêt.

VOVTCHYK — Et moi... comme une moissonneuse dans un champ.

Vovtchyk tire le sac jusque dans la maison. Slava et Prissia éloignent la table du mur, puis Slava entre dans la maison. Baba Prissia tire de sa poche un champignon bleu brillant, le regarde, fascinée. Slava revient, tenant dans ses mains des assiettes et des cuillères, qu'elle pose sur la table.

BABA PRISSIA — Slava, regarde donc ce que la mavka m'a échangé contre du pain...

SLAVA — Qu'est-ce qu'il te prend, mère, ça ne va pas la tête?! Quelle mavka?

BABA PRISSIA — Une comme les autres. J'ai coupé à travers bois. J'avance, et je l'entends pleurnicher, elle réclame du pain... Alors je lui ai laissé une miche sur un saule. Ensuite, j'ai fait à peu près cent mètres et voilà – j'ai trouvé un petit champignon.

SLAVA — Elle est vraiment malade! C'est un champignon vénéneux! Regarde, il est lumineux, même! Et tu nous ramènes toutes ces cochonneries à la maison...

Slava fait sauter le champignon de la main de baba et l'écrase d'un pied, prend une pelle et envoie les restes par-dessus la barrière.

BABA PRISSIA — Tu es une idiotte, Slava. Ma grand-mère me parlait déjà de ces champignons. Ils ne poussent qu'une fois tous les cent ans, et on les appelle « ceux qui ouvrent le Portail »...

SLAVA — Ne ramène plus aucune cochonnerie à la maison ; tu n’es pas seule ici !

Slava entre dans la maison. Baba Prissia sort de sa poche un autre champignon, en casse un morceau, le mange, ricane d’un air conspirateur, remet le reste du champignon dans la poche, puis entre dans la maison. Slava et Vovtchyk reviennent, Slava apportant une casserole de soupe épaisse, Vovtchyk apportant du pain, du lard, des oignons et un couteau. Baba Prissia revient, apportant une très vieille radio. Slava verse la soupe dans les assiettes, tandis que Vovtchyk tranche des morceaux de pain et de lard, et épluche les oignons. Baba Prissia met les piles apportées par l’ilotier dans la radio. Tous s’asseyent en silence et commencent à manger. Baba Prissia, l’air de rien, tourne la molette de réglage de la fréquence, la radio chuinte et grésille.

L’ANIMATEUR RADIO — ... la loi sur la transplantation d’organes adoptée par la majorité au pouvoir soulève de nombreuses questions. Nous avons dans le studio Tamara Denysivna Kokhteieva, présidente du Comité pour la protection de la santé, et avec elle nous tâcherons de discuter sur ce thème. Ainsi, chère Tamara Denysivna, un scandale a éclaté hier au sujet du décès mystérieux d’un étudiant d’une des universités de la capitale. Les parents, venus à Kyïv de la campagne afin de récupérer le corps de leur fils, ont découvert que tous les organes pouvant être greffés lui avaient été prélevés : reins, foie, cœur, et même les globes oculaires...

SLAVA, *se signant* — Seigneur tout-puissant !...

L’ANIMATEUR RADIO — Les parents choqués ont appris que de telles manipulations étaient désormais légales.

KOKHTEIEVA — C’est bien ça, toutes les mesures prises ici l’ont été conformément à la loi entrée en vigueur récemment, selon des règles qui, dans les cas de prélèvements d’organes opérés sur

le corps des défunts, rendent désormais inutile le consentement des proches...

BABA PRISSIA, *jetant sa cuillère dans la soupe* — Chez ceux-là, là-bas, ce sont sûrement des loups-garous qui ont arraché le pouvoir !...

KOKHTEIEVA — ... et c’est un énorme progrès dans le domaine de notre protection sanitaire...

BABA PRISSIA, *à la radio* — Sois trois fois maudite, créature éhontée !!!

L’ANIMATEUR RADIO — ... Prélever les organes d’un étudiant fraîchement mort pour une transplantation, cela équivaut-il à sauver la vie d’une tierce personne ? Ou bien à gagner un peu d’argent ?

Autour de la table, tous s’arrêtent totalement de manger.

KOKHTEIEVA, *riant* — Bien sûr, c’est sauver la vie d’une personne, en premier lieu. De plus, c’est un coup porté aux transplantations illégales.

L’ANIMATEUR RADIO — Autrement dit, à présent, les médecins peuvent, tout à fait légalement, démembrer le corps de quelqu’un. Bien entendu l’argent ne va pas dans leur poche...

KOKHTEIEVA — ... mais alimente le budget et contribue à l’amélioration globale de l’état du pays...

SLAVA, *serrant son fils dans les bras* — Heureusement que nous vivons dans la zone... Ils ne sont pas près d’arriver ici avec leur amélioration... Je te le dis, mon petit, méfie-toi des gens, il n’y a que de la saloperie là-dedans !

VOVCHYK — Et nous, on n’est pas des gens ?

SLAVA — Si... Seulement, nous sommes bons, et tous les autres, mauvais.

VOVTCHYK — Les rôdeurs aussi sont bons.

SLAVA — Ils sont perdus. Ils vont dans la zone parce que chez eux, ils n'ont que la souillure et les tourments... Il faut rester discrets et n'attirer l'attention de personne. Ainsi nous éviterons les malheurs.

BABA PRISSIA — Les malheurs te retrouveront partout, s'il le faut... On ne doit pas se cacher du malheur, mais apprendre à vivre avec. Voilà !

SLAVA — Quel courage, maman, ça fait peur ! Toi tu ne mets jamais le pied hors de la zone, tu es plantée là comme le crapaud dans son marais.

BABA PRISSIA — Oui, j'ai toujours vécu ici, et je ne suis jamais allée autre part. À quoi bon ? Ici il y a ma forêt, le marais, qu'est-ce qu'il me faut de plus ? Juste des piles pour la radio...

SLAVA — Tu as oublié tes ondines et tes silures qui parlent !

BABA PRISSIA — Bien sûr !

L'ANIMATEUR RADIO — ... il s'avère que le corps des citoyens ukrainiens n'est pas leur propriété, ni celle de leur famille...

VOVTCHYK — Je veux aller à Kyïv, voir le métro et le McDonal's, et Interlet, et aussi je veux du Coca-Cola.

SLAVA, *mettant la main sur la bouche de son fils* — Tais-toi, fiston, tais-toi ! Tu sais quelles horreurs il se passe là-bas ? ! Ils te couperont vite fait en morceaux, comme un porc, et ils t'étriperont... Comment maman vivra sans toi alors ?

BABA PRISSIA — Je ne pense pas qu'ils toucheront à ceux de Tchernobyl ; pour eux nous sommes des déchets radioactifs... bon, sauf s'ils ne peuvent vraiment pas faire autrement.

SLAVA — Des organes pas chers, il y en a beaucoup qui en veulent ; on court après dans le monde entier.

BABA PRISSIA — Dieu t'en garde, ma fille. D'où est-ce qu'il leur en faut tant que ça ? À moins qu'ils les bouffent.

KOKHTEIEVA — ... avec une utilisation rationnelle, économique des matériaux humains, nous pourrions même pénétrer le marché de certains pays de l'Union européenne.

VOVTCHYK — De toute façon, j'irai à Kyïv !

BABA PRISSIA — À pied ça te prendra beaucoup de temps, et dans les transports, un souillon comme toi, personne ne l'acceptera ; et puis tu n'as pas d'argent.

SLAVA — Écoute ce que te dit baboussia...

BABA PRISSIA — Mais si tu écoutes baboussia, au lieu de l'enquiquiner, alors peut-être qu'un jour baboussia te lavera et te donnera quelques *hryvnias*.

VOVTCHYK — Ooooooooooooooh !

SLAVA, *frappant des poings sur la table* — Maman ! Mais qu'est-ce que c'est que ça, hein ?

KOKHTEIEVA — ... malheureusement, nos citoyens sont composés de personnes très différentes – vieux, petits, malades, alcooliques, toxicomanes et contagieux – et on ne peut utiliser ces matériaux que sur le marché intérieur...

Slava éteint la radio.

SLAVA, *à Vovtchyk* — Prends ton assiette, on va manger à l'intérieur...

Slava et Vovtchyk vont vers la maison. Baba Prissia, sans attendre qu'ils y soient entrés, rallume la radio.

KOKHTEIEVA — ... une possibilité formelle a été donnée aux gens aisés d'éviter les listes d'attente sans faire de dépense supplémentaire...

L'ANIMATEUR RADIO — ... parmi des milliers d'Ukrainiens, il ne serait pas trop difficile de trouver des donneurs compatibles, sans contre-indication, puis d'organiser un accident et de démembrer tranquillement le corps de la victime pour récupérer ses organes...

Baba Prissia cherche une nouvelle fréquence.

LA RADIO — ... Le fait qu'il y aurait eu des falsifications massives aux élections et des pressions à l'encontre des opposants politiques n'empêchera en aucune façon l'Union européenne de dialoguer avec le pouvoir ukrainien. La presse a le droit de parler de tout, chez nous la parole est libre, personne ne fait plus attention à la presse depuis longtemps, qu'elle continue d'aboyer. L'opposition ne fait pas autre chose que de déverser des saletés sur son peuple...

Vovtchuk sort de la maison en courant, suivi par Slava. Vovtchuk court vers le portillon, Slava le dépasse, y arrive plus tôt que lui, bloque la sortie.

SLAVA — Où est-ce que tu vas!?

VOVTCHUK — À Prypiat. Là-bas aujourd'hui il y aura encore les rôdeurs!

SLAVA — Tu n'iras nulle part!

VOVTCHUK — De toute façon je m'en vais.

SLAVA, *toussant* — C'est ma mort que tu veux! Tu sais comme c'est dangereux là-bas! Les gens feront de toi un monstre! Quand tu étais petit, des enfants avaient voulu voir ton cerveau pas comme les autres, et tu sais ce qui est arrivé ensuite... Souviens-toi aussi de ce qui est arrivé à ton père: des inconnus l'ont enlevé, et maintenant c'est un esclave!

VOVTCHUK — Les rôdeurs ont dit que tes histoires, c'étaient de sales bobards! Presque tous les gens sont bons!

SLAVA — Ils ont dit ça comme ça?

VOVTCHUK — Bah oui...

SLAVA — Il n'y a que les salauds qui disent ça, parce que ce n'est pas vrai! Je t'interdis de t'approcher d'eux!

VOVTCHUK — Ils ont aussi dit que j'étais un grand garçon et qu'il ne me fallait pas écouter maman, mais plutôt niquer des nanas...

Baba Prissia rigole, le visage de Slava s'allonge d'étonnement.

SLAVA, à Prissia — Tu as entendu!? Hein!? Avant il ne parlait pas comme ça, mais il a fréquenté des salauds, et voilà.

BABA PRISSIA — Mon petit, mais où est-ce qu'on va te trouver des nanas, dans notre trou?

VOVTCHUK — Si on veut, on peut!

SLAVA — Tu me fais honte!

VOVTCHUK — Mais quoi?! Je suis un être humain, moi aussi, et je veux niquer, pas me branler! Les rôdeurs ont dit que pour mon anniversaire, ils m'amèneraient une pute, et je vais la niquer, pas me branler, comme d'habitude!

Slava a un moment d'abattement, baboussia continue de rigoler.

SLAVA — Qui est le plus cher pour toi: ta mère, ou tes rôdeurs puants?

VOVTCHUK — Pour moi? Ben en ce moment, le plus cher pour moi, c'est la pute qu'on m'a promise, et que je vais NIQUER!

Tirant avantage de l'état de choc de sa mère, Vovtchuk déplace l'une des planches de la barrière en bois, se faufile hors de la cour et s'enfuit. La mère et baba l'accompagnent du regard, stupéfaites.

BABA PRISSIA — C'est bien ça qui devait arriver, mais beaucoup plus tôt.

SLAVA — Mon Dieu, maman! Mais il est malade, et des nanas en plus?!

Slava en larmes entre dans la maison.

BABA PRISSIA — Bah oui, des nanas, c'est normal. Lui aussi il est NORMAL... Il est juste un peu différent des autres. C'est comme ça...

Baba Prissia sort un champignon de sa poche et en croque un morceau. La radio s'allume.

LA RADIO — Albert Einstein était aussi un enfant peu ordinaire. Nombreux étaient ceux qui le considéraient comme retardé mental, déficient...

BABA PRISSIA — Einstein? Je ne le connais pas celui-là, c'est qui?

LA RADIO — Et toi, baboussia, enlève les piles... Allez... vas-y!... Enlève-les, putain!

Baba Prissia se dépêche d'enlever les piles de la radio.

LA RADIO — Ça y est?

BABA PRISSIA, *montrant les piles à la radio* — Voilà...

LA RADIO — Tu vois, je continue à fonctionner, même sans piles. La théorie de la relativité: c'est ça Albert Einstein.

SCÈNE 4. SUR MES MAINS, LE SANG DE TON FILS

1993. Quelque part dans les steppes de Crimée. Le père, en caleçon et marcel, bouffe du lard et de la choucroute, boit de la horilka. Il est saoul.

SLAVA, *montrant ses mains à son mari* — Tu t'en fous, ou quoi?... Tu t'en fous! Sur mes mains il y a le sang de ton fils!

Le père serre les poings, rugit comme une bête.

Cette fois-ci ils n'ont pas fait que le battre, ils lui ont frappé la tête avec des pierres, pour jouer, apparemment... Et tu ne fais que te verser de la horilka dans le gosier!!! Ils sont en train de tuer ton fils, et toi tu es bourré du matin au soir! Tu ne fais que bouffer et boire, et chier, et dormir pendant qu'on tue ton fils!

LE PÈRE — Eeeh! Je reconnais la vieille sorcière...

SLAVA — ???

LE PÈRE — Ta mère, Prissia. Tu es exactement comme elle, tu dévores mon cerveau. Qu'est-ce que je peux faire? Dis-le! Aller casser la tête de tous ces enfants? Ou merde, peut-être les tuer? Mais à leur place il y en a d'autres qui viendront, et encore, encore, encore... plein de putains d'enfants, et puis plein de putains d'adolescents! Et puis des putains d'adultes!...

SLAVA — Va parler avec eux... avec leurs parents... Va à la police, je ne sais pas... ou ailleurs, mais lève-toi et fais quelque chose!!!

LE PÈRE — Mais tu y es allée, toi! Et alors? Ça a aidé?

SLAVA — Tu es un homme, ils t'écouteront!

LE PÈRE — Mon cul... Ils s'en branlent de nous... Sept ans qu'on vit dans ce trou, sept ans! Et qui on est pour eux? Des proscrits, ils nous appellent «ceux de Tchernobyl». Ni Slava, ni Vova, ni Petia, ni la famille Savtchenko! Quels Savtchenko!? Ils disent seulement «ceux de Tchernobyl»... et tout le monde sait de qui il s'agit... Et ils nous chient dessus, sur tout ce qu'on ressent, sur les problèmes qu'on a... sur ton fils et sur tes mains pleines de son sang...

SLAVA — C'est ton fils aussi...

Slava saisit la bouteille de horilka, mais le père réagit à temps et s'en saisit également. Ils se disputent la bouteille.

Ton fils, ton fils, ton fils, ton fils, ton fils...

Le père arrache la bouteille des mains de Slava.

LE PÈRE — Oui, le mien !

SLAVA — Il a huit ans, il a besoin que tu le protèges ! Arrête de te bourrer la gueule, fais quelque chose...

LE PÈRE — Tu m'as donné un débile ! Je ne peux pas protéger un débile !!! Il est dégénéré, et là je ne peux rien faire... Dégénéré...

Le père se verse un verre, les mains tremblantes.

SLAVA — Mais c'est notre fils, notre fils... Comment peux-tu ? Il n'est pas dégénéré !

LE PÈRE — Dégénéré...

SLAVA — Il est malade, il est seulement malade ! Il est né normal. Accuse plutôt l'accident, et les enfants qui lui frappent sans arrêt la tête contre le mur, mais pas moi... Je t'ai donné un fils normal...

Le père jette et casse le verre par terre, pleure, Slava tombe dans ses bras, l'embrasse partout, et des larmes coulent sur ses joues.

Partons d'ici... Là où personne ne nous embêtera. Je n'en peux plus ici...

LE PÈRE — C'est partout la même merde...

SLAVA — Je sais, je sais, où qu'on aille, ça nous poursuivra. Mais si nous revenons à la maison, ce sera mieux, non ? Là-bas il y a maman... là-bas tout ira bien... J'ai entendu que les gens y revenaient, chacun comme il pouvait : qui donne un bakchich

au point de contrôle, qui trouve son chemin en suivant celui des bêtes... Alors, tu as compris?... C'est possible ! On n'a plus rien à craindre, on a déjà reçu notre dose de radiations et de haine, qu'est-ce qu'on pourrait craindre encore ? Ça ne peut pas être pire que maintenant...

Slava s'éloigne de son homme en larmes et se comporte comme s'il n'était pas là.

J'ai vraiment cru et je crois toujours que le retour est l'unique issue possible à notre désastre. On a tant souffert, tant souffert, nous tous, qu'on a commencé à se suicider petit à petit... Mon mari s'est tué en dépression alcoolique, je me suis tuée en disputes avec mon mari, et Vovtchyk s'est tué par les mains d'autres enfants. Rien ne pouvait être pire...

SCÈNE 5. TRISTE SPECTACLE

1996, zone de Tchernobyl, dans la maison familiale. Le père traîne Slava à demi nue sur le sol de la cour, la tire par les cheveux, empoigne son visage à deux mains, lui crie dessus, attache un torchon sur sa figure, hurle, lui entoure ensuite le cou d'un torchon et la tire comme un chien. Il verse de l'eau sur la femme inconsciente, puis noie sa tête dans le seau. Prissia vient défendre sa fille. Vovtchyk, douze ans, se tient dans l'embrasure de la porte, observe tristement ce qui est en train de se passer.

SLAVA — Rien ne pouvait être pire...

SCÈNE 6. LA DOT DE L'ONDINE

Dans un seau, Slava lave des gamelles, des assiettes, des tasses et autres ustensiles de cuisine, qu'elle rince dans un autre seau.

BABA PRISSIA — Ben c'est partout pareil ! Mais il y a plus important que ça. J'ai vu de telles choses là-bas, que je sois pardonnée ! (*À Vovtchyk.*) Allez, mon chou, aide baba, j'ai cueilli des jeunes orties, va les accrocher au soleil pour qu'elles sèchent bien.

VOVTCHYK — Bon, d'accord.

Vovtchyk s'exécute sans trop s'éloigner, afin de suivre la conversation. Baba aide Slava à laver la vaisselle.

BABA PRISSIA — À midi je suis allée à l'anse pour les silures, et j'ai vu de telles choses... Une vraie horreur !

SLAVA — Oh, maman, qu'est-ce qui te prend d'aller à l'anse ? Là-bas l'aiguille se bloque, il ne faut pas aller là-bas !

BABA PRISSIA — Dans ce coin je connais chaque buisson, chaque trou... J'ai tout mesuré moi-même, donc je sais où on peut ou non ; j'ai même appris à Vovtchyk, au cas où ; aujourd'hui on ne sait jamais ce qui peut arriver !

SLAVA — Personne ne devrait y aller : ni dans le marais, ni dans l'anse. Ça a toujours été dangereux là-bas, à toutes les époques.

BABA PRISSIA — Ces endroits ma fille, ils m'ont sauvé la vie plus d'une fois pendant la guerre, et pas qu'à moi. Ces endroits, les bonnes gens ne doivent pas en avoir peur. Quand je ne serai plus là, souviens-toi de ça, Vovtchyk connaît bien ces endroits, et il sait ce qu'on peut prendre, et où, mais ce qu'on ne doit pas il le sait aussi, alors crois-le. Il a un don pour les choses de la forêt, qui lui vient de moi. Et quand je mourrai, ce don prendra toute sa force.

SLAVA — Des péchés tout ça, ta sorcellerie ! Tu verras, tu vas rouler jusqu'aux enfers les pieds en l'air !

BABA PRISSIA — Il n'y a aucun péché là-dedans ! Tout ça, c'est notre nature qui nous est venue de la Terre mère, de ceux qui gisent dans les tombes, du savoir de nos ancêtres. Chez nos anciens, il

y avait des guérisseurs par les herbes et des kharakternyks⁵ et, pourquoi le cacher, de la sorcellerie aussi.

SLAVA — Je ne veux même pas écouter, c'est de la folie...

BABA PRISSIA — En toi j'avais beaucoup d'espoir, mais Dieu n'a pas voulu. Le moloch de la vie a détruit toute ta génération, elle est pourrie, bonne à rien, malheureuse. Regarde autour de toi, maintenant c'est ta génération qui dirige ; désespoir et incompetence, rien de plus. On vit dans une époque où on peut simplement prendre sa vie et sa terre en main, et vivre heureux. Mais vous ne le pouvez pas, vos âmes sont mutilées, vous êtes une génération brisée... Désolée de te dire ça, ça me fait très mal, ça me fait peur.

SLAVA — Hum, si tu es sérieuse... alors je ne comprends pas, je ne comprends pas ce que tu veux de moi.

BABA PRISSIA — Rien...

SLAVA — Quoi, je devrais, comme toi, tout laisser tomber ici, et courir de façon idiote par les bois et les anses ? N'importe quoi...

BABA PRISSIA — De toi je n'attends rien, RIEN, plus rien.

SLAVA — Eh bien c'est parfait, parce que ce n'est pas en agitant la langue que le travail dans la maison se fera...

BABA PRISSIA — Ma fille, je vais bientôt mourir...

SLAVA, *poussant Prissia d'un air de plaisanterie* — Ohé, ça va ! Toi, maman, tu nous survivras tous !

BABA PRISSIA — Laisse-moi parler, ne me coupe pas ! À l'anse j'ai eu une vision... J'ai rencontré une ondine... Ce n'était peut-être pas une vision, bien sûr, plutôt quelque chose entre une vision et une réalité, mais même ça tout le monde ne peut pas le voir... J'ai vécu ici toute ma vie, je vois tout, je remarque tout, et j'ai

5. Sorcier, chaman et guerrier cosaque.

un adage : qui voit une ondine le jour, et non la nuit comme ça arrive habituellement, verra la mort frapper à sa maison, et cela très rapidement...

SLAVA, *entourant sa mère de ses bras* — Maman, mais qu'est-ce que tu me sors là ?!

BABA PRISSIA — Toi, ne laisse partir Vovtchyk nulle part. Qu'il reste à la maison, jusqu'à ce que moi, la mort me prenne, car on ne sait jamais...

SLAVA — Tais-toi, la vieille ! Tu es complètement cinglée...

BABA PRISSIA — Quelque chose va arriver, je te le dis : c'est déjà arrivé comme ça, et pas qu'une fois. Tu me crois si tu veux, ou tu ne me crois pas.

SLAVA — Ç'a pu arriver, ou peut-être pas. Maman, ne m'effraie pas comme ça, sinon c'est moi qui vais casser ma pipe, de peur !

Slava emporte la vaisselle et les autres ustensiles lavés dans la maison.

BABA PRISSIA, *dans son dos* — Dans notre vie il faut être prêt à tout, et ne pas cacher sa tête dans le sable ; de toute façon le destin ne passe jamais à côté...

VOVTCHYK — Et cette ondine, elle ne t'a pas tapée avec une pierre ?

BABA PRISSIA — Mais pourquoi elle m'aurait tapée ?

VOVTCHYK — C'est toi-même qui as raconté comment elles tapent les gens avec des pierres !

BABA PRISSIA — Les ondines, elles ne sont pas mauvaises. Elles peuvent être dangereuses, mais si tu leur chantes quelque chose, si tu leur tresses une couronne de fleurs ou si tu leur offres un rouchnyk⁶ blanc, elles ne te toucheront pas de ta vie,

6. Tissu rituel brodé.

au contraire, elles t'avertiront des malheurs, elles te cacheront des ennemis... Personne ne sait plus rien sur elles, je suis la dernière ici qui les fréquente. C'est ma grand-mère qui me l'a appris ; elle s'appelait Stéphania : « Je te transmettrai cette connaissance, et bientôt tu seras la dernière à connaître des choses sur nos ondines de Polissia. »

VOVTCHYK — Et ailleurs, elles vivent aussi ?

BABA PRISSIA — Sûrement... Mais on ne peut les rencontrer que chez nous, et que si on vit comme nous. Tout le reste du monde vit déjà depuis longtemps dans un temps tout droit, ils n'ont ni jour ni nuit, chacun dort et travaille comme il le veut. Mais notre temps à nous est rond, on se lève avec le soleil, on se couche avec la lune. On a l'hiver, le printemps, l'été, l'automne, mais eux ils ont n'importe quoi : des fraises en hiver, Noël en été... Le monde entier se presse vers on ne sait où, et il est toujours en retard parce que le temps est tout droit. Nous, on n'a nulle part où se presser, on a un temps rond : tout vient à son heure, son jour, sa saison. Nous vivons au début et à la fin des temps...

VOVTCHYK, *réfléchissant* — Pourquoi ?

BABA PRISSIA — Pourquoi quoi ?

VOVTCHYK — Pourquoi pour eux c'est comme ça, et pour nous c'est différent ?

BABA PRISSIA — Mais je te l'ai dit : leur temps c'est une ligne, le nôtre un rond.

VOVTCHYK — D'accord... Ils sont déjà là-bas, et on est encore ici.

BABA PRISSIA — Ah, tu es vraiment comme cet Albert Einstein !

VOVTCHYK — Qui c'est ?

BABA PRISSIA — Il y en a un, dans les anses là-bas : un silure qui parle, un silure très futé. Plus tard je te montrerai ; je veux m'approcher de lui en silence et l'attraper.

VOVTCHYK — Oooh... Pourquoi ?

BABA PRISSIA — Pour le manger et devenir intelligente.

VOVTCHYK — Comme Einstein ?

BABA PRISSIA — Vouï...

VOVTCHYK — Moi aussi je veux être intelligent, parce que maman dit que je suis un imbécile.

BABA PRISSIA — Mais tu es déjà assez intelligent comme ça ! C'est elle l'imbécile, si elle dit ça.

VOVTCHYK — Mais toi aussi tous les jours tu dis que je suis un imbécile.

BABA PRISSIA — Qui, moi ? Je dis peut-être ça, mais je ne le pense pas... Tu es intelligent ! Tu as entendu ?!

VOVTCHYK — Oui.

BABA PRISSIA — Et en plus si on attrape Einstein, on deviendra vraiment les plus intelligents du monde, tous les deux.

VOVTCHYK — Bon... Tes ondines, tes silures qui parlent et tous les autres, pourquoi ils vivent ici dans la zone ? Ici personne ne veut y vivre, tu vois, ils sont tous partis.

BABA PRISSIA — Ils n'ont plus d'autre endroit pour vivre, c'est le seul qui reste.

VOVTCHYK — Et c'est vrai que les ondines portent une pierre au cou ?

BABA PRISSIA — Ah, mais ce n'est pas une pierre. C'est du pain. Il y a longtemps, quand une jeune fille mourait, on lui mettait

un pain de seigle dans les mains. Et dans la tombe, ce pain se transformait en pierre. Et ces jeunes filles qui mouraient avant de se marier devenaient des ondines. Ce ne sont pas des pierres qu'elles ont, c'est du pain ; la dot des ondines.

Elle chante :

Oh il court, il court le petit enfant,
Et derrière lui une ondinette :
Écoute-moi donc, petit enfant,
Pour toi voici quelques devinettes,
Tu trouves – chez ta mère te renvoie,
Tu ne trouves – te prendrai avec moi.
Qu'est-ce qui joue et qui a une voix ?
Qu'est-ce qui pleure et n'a pas de larmes ?
Qu'est-ce qui court sans bâton ?
Qu'est-ce qui brille par temps clair ?
Qu'est-ce qui grimpe autour de l'arbre ?
Qu'est-ce qui brûle sans feu ?
Qu'est-ce qui grandit sans racine ?
Si je n'étais pas un enfant,
Je n'aurais pas trouvé :
Le violon joue – il a une voix,
Le faucon pleure – n'a pas de larmes,
Le temps court sans bâton,
La lune brille par temps clair,
Et le houblon grimpe autour de l'arbre,
Le soleil brûle sans feu,
La pierre grandit sans racine.

VOVTCHYK — Baba, moi aussi j'ai vu une ondine, hier.

L'assiette que Prissia était en train d'essuyer tombe de ses mains.

BABA PRISSIA — Ne plaisante pas comme ça avec baboussia.

VOVTCHYK — Je ne plaisante pas. Dans les anses, hier après-midi.
Elle était assise, seule, dans les roseaux.

Prissia commence à s'asseoir lentement sur le sol.

BABA PRISSIA — Tu vois comme je me fais du souci, tu vois comme je m'inquiète? Pourquoi tu mens?

VOVTCHYK — Mais non, je ne mens pas...

BABA PRISSIA — Dis-moi la vérité!

VOVTCHYK — Pourquoi je mentirais? Très belle, toute nue, des cheveux blancs comme les nénuphars, et très longs. Des yeux noirs comme le charbon.

Baba Prissia, tenant les mains de son petit-fils, s'assied complètement sur le sol. Vovtchyk s'assied à côté d'elle.

BABA PRISSIA — Celle-là, moi aussi je l'ai rencontrée...

VOVTCHYK — Tu vois, je ne mens pas. Elle a même parlé avec moi.

Prissia s'accroche la gorge de la main.

Elle m'a dit: «Blou-blou», et moi: «Blou-blou», elle m'a dit: «Blou-blou, blou-blou-blou», et moi: «Blou-blou, blou-blou-blou.»

Slava ressort de la maison.

SLAVA — Qu'est-ce que vous faites assis, là? Alors, c'est moi qui vais tout porter?

Vovtchyk se relève rapidement, se dépêche d'aider sa mère.

BABA PRISSIA — Blou-blou, blou-blou-blou... Celui qui le jour rencontre une ondine et se met à parler avec elle, la mort hargneuse le poursuit, la mort violente. Blou-blou, blou-blou...

SCÈNE 7. LA MORT

Slava plante des clous dans une planche pour reboucher l'ouverture de la barrière, par laquelle Vovtchyk s'était enfui peu de temps auparavant. Baba Prissia confectionne et noue des bouquets avec les herbes étalées sur la table. Slava arrête de taper et pose le marteau sur le bloc de pierre de la croix.

BABA PRISSIA — Combien de fois je l'ai dit, ce n'est pas une table, reprends ça.

SLAVA — Et moi ta pierre, là, elle me gêne! Elle est là et tu vois, on ne peut pas aller et venir. Est-ce qu'on a besoin de ça ici?

BABA PRISSIA — Ça fera un souvenir de nous et de tous ceux qui ont vécu ici... Nous sommes les derniers aux alentours, jusqu'à Mali Klichtchi.

SLAVA — Alors mets-la au centre du village; pourquoi elle reste ici?

BABA PRISSIA — Je l'y aurais bien mise! Mais comment? On ne peut pas la soulever. Ce sont des soldats, un jour, qui m'ont apporté la pierre pour dix roubles; mais maintenant il n'y a pas de soldats. La croix je la porterais bien, mais la pierre...

SLAVA — Bon, alors qu'elle reste ici. Le centre du village, qu'il soit désormais dans notre cour; c'est nous ici le centre de la vie.

BABA PRISSIA — Exactement, ma fille...

Non loin de là, on entend un coucou.

SLAVA — Moi, tes paroles ne me sortent pas de la tête. Tout ça c'est peut-être vrai, ou pas vrai, sur les générations et sur tout le reste, mais moi, maman, je te remercie beaucoup pour tout; sans toi, je ne sais pas ce qui nous serait arrivé, à Vovtchyk et à moi.

BABA PRISSIA — Bah nan, ma petite, il ne vous serait rien arrivé.

SLAVA — On serait sûrement déjà morts. Mais on vit, c'est bientôt l'été et je me sens si bien en cette saison...

On entend de nouveau un coucou, cette fois tout près.

BABA PRISSIA — Oh, comme il chante, le coucou... C'est qu'on vivra encore.

Slava prend le marteau et frappe, s'arrête, écoute. On entend des tirs.

Encore une fois, ce n'est pas très calme, dans la forêt... Maudits braconniers!!! Hier ils ont tué un élan d'à peine un an et ils l'ont laissé pourrir près de la route... Des crapules, pas des gens!

SLAVA — Pourvu qu'ils ne nous touchent pas. Vovtchyk s'est encore échappé : il se « balade ». Je ne sais pas ce qui lui arrive.

BABA PRISSIA — C'est une nana qu'il lui faut, il en souffre, le garçon.

SLAVA — Mais où, où donc je pourrais lui trouver une nana ?

BABA PRISSIA — Peut-être en effet que vous devriez partir là où il y a plus de monde, non ? C'est un bon gars, une bonne fille le prendra rapidement.

SLAVA — Tu penses vraiment ce que tu dis ? Maintenant, maman, les temps ont changé. Ici on est comme dans le sein de Dieu, mais là-bas ça fait bien longtemps que les gens sont devenus violents. Vovtchyk ne sait pas s'y prendre, ils le détruiront.

BABA PRISSIA — N'exagère pas... Tu n'as pas vu de gens violents ! Tu n'as pas vu comment des moines ont été brûlés vifs dans leur église, comment des parents rendus à moitié fous par la faim mangeaient leurs enfants, mais moi je l'ai vu...

SLAVA — Oh, mère, pourquoi tu me racontes tout ça ? Je suis assez écoeuvée comme ça.

BABA PRISSIA — Maintenant ils ont de nouveau construit des églises, et voilà, vous pourriez vivre près d'une église et l'aider, Vovtchyk et toi, non ?

SLAVA — Oh, je ne sais pas ce qui serait le mieux : dans les églises ce sont les mêmes qu'ailleurs. Ils n'ont même pas de Dieu ; leur Dieu, c'est l'argent.

BABA PRISSIA — Il ne fallait pas revenir ici... Là-bas, vous auriez fini par supporter tout ça, vous vous seriez habitués à cette vie, mais maintenant ça ne va ni là-bas ni ici. Et tu aurais eu ton mari...

SLAVA — Ce qui est fait est fait, on ne peut pas revenir en arrière. On ne peut s'habituer à aucune vie. La catastrophe à la centrale nous a cassés en mille morceaux.

BABA PRISSIA — Oh, comme je le regrette, si seulement tu savais...

On entend de nouveau des tirs.

SLAVA — Mais qu'est-ce que c'est donc ! ?

BABA PRISSIA — Cet hiver on a tiré sur les étoiles des tombes de notre cimetière ; maintenant toutes les étoiles sont trouées...

On sent que les deux femmes sont inquiètes, mais qu'elles ont peur d'en formuler la raison.

SLAVA — Qui va préparer le dîner, toi ou moi ?

BABA PRISSIA — Vas-y, ma petite.

SLAVA — Tu te laisses aller, mère.

BABA PRISSIA — Mais je suis vieille, ce n'est pas facile pour moi.

SLAVA — Et moi je suis faible.

BABA PRISSIA — Faible, mais on ne sait pas trop en quoi.

SLAVA — Sûrement pas comme toi: ce n'est pas de paresse que je souffre.

Baba Prissia craque la première. Elle va jusqu'au portillon, regarde dans la rue.

BABA PRISSIA — Tu veux que j'aille voir où il est?

SLAVA — Où est-ce que tu irais le chercher? Assieds-toi donc, il viendra tout seul.

Baba Prissia revient, s'assied sur une chaise. Les deux femmes attendent en silence.

Pause de cent quatre-vingts secondes.

On entend soudain des bruits de pas qui s'approchent. Vovtchyk surgit dans la cour. Toute son épaule gauche n'est plus qu'un amas de chairs sanglantes, ses mains et son visage sont couverts de sang.

VOVTCZYK — J'ai vu des gens et je leur ai crié: «Hé, hé, salut!» Mais ils ont dû penser que j'étais un animal sauvage, un élan ou un sanglier, et ils ont tiré vers moi. Alors j'ai commencé à crier... à crier que j'étais un humain: «JE SUIS UN HUMAIN! Ne tirez pas! JE SUIS UN HUMAIN!» Mais ils ont ri et c'est tout. Et ils ont commencé à tirer encore plus, juste au-dessus de ma tête, alors que je leur criais qu'il ne fallait pas tirer parce que j'étais un humain... Apparemment ils trouvaient ça drôle... Ensuite j'ai sauté dans un buisson, je n'ai plus bougé... Les gens ont commencé à tirer dans les buissons; à cause de la peur... j'ai mouillé mon pantalon... J'ai dû me lever pour savoir ce qui coulait de chaud entre mes jambes... Et tout à coup quelque chose m'a cogné l'épaule, j'ai eu très très chaud, comme si du feu était tombé du ciel sur moi. Je me suis encore retrouvé par terre... J'ai cherché un trou de toutes mes forces, n'importe lequel, une fissure dans la terre pour sauter dedans, m'y glisser tout au fond, me cacher... Toute la terre était couverte de sang

de quelqu'un, je ne comprenais pas d'où était venu ce sang... C'est peut-être vrai qu'il y avait un animal blessé... J'ai regardé autour, près de moi, il n'y avait rien... Ooh, ooh... c'est mon sang, MON sang. C'est moi cet animal, cette bête blessée! J'ai léché mes blessures, il y avait beaucoup trop de sang, BEAUCOUP trop... Je léchais mais ça coulait toujours!... Je me suis levé et j'ai couru, plus vite que j'aie jamais couru. À la place des mains et des pieds il m'a poussé des pattes très très longues, poilues, j'ai détalé plus vite encore que leur voiture, plus vite que la grenaille et les balles qui volaient derrière moi... La mort me talonnait...

SCÈNE 8. LA PRIÈRE

Slava et Prissia sont assises comme à la fin de la scène précédente. À la place de Vovtchyk se tient l'ilotier.

L'ÎLOTIER — Qui s'intéresse aux problèmes des autres, ici? Qui s'en inquiète? Si tu peux vivre, tu vis. Il y a du malheur? C'est ton malheur... tu peux crever.

BABA PRISSIA — Comment ça, crever?! Tu es l'ilotier, oui ou non?!

SLAVA — Ce sont aussi tes problèmes; ton devoir est de faire respecter la loi!...

L'ÎLOTIER — Il n'y a aucune loi! Il y a des gens, des gens concrets. Dans ce cas précis ce sont des gens contre qui je ne peux protéger personne: députés, procureurs... Pour eux les lois... ce sont des pets...

SLAVA — Comment ça? Ils ont tiré sur mon fils! Ça, je ne le laisserai pas passer, je vais aller voir ton chef à Kyïv, et aussi les journaux!!!

BABA PRISSIA — Et la radio aussi : que les gens sachent que tu fricotes avec les bandits !

L'ÎLOTIER — Eeeh, c'est pas ce que je vous recommande... Ça sera encore pire, vous n'aurez rien, vous ferez du mal à tout le monde, et à vous en premier. Selon la loi vous ne devriez pas être ici, c'est une zone interdite. Jusqu'à présent j'ai fermé les yeux sur votre présence, mais il y a une limite à tout. Légalement, vous n'existez pas.

BABA PRISSIA — Comment ça on n'existe pas ? On est là, voilà...

SLAVA — Vassia, tu pourrais au moins aller chercher le docteur...

L'ÎLOTIER — Il n'y a pas un seul docteur qui viendra ici, parce qu'il devra constater qu'il y a une blessure par balle et que ça, ça veut dire encore des problèmes avec la hiérarchie. Je ne laisserai personne venir chez vous. Et toi, Slava, c'est bien pour être infirmière que tu as étudié ? Alors soigne ton fils toi-même.

SLAVA — Je n'ai pas de médicaments, je n'ai rien.

L'ÎLOTIER — Toi, babka, tu es une guérisseuse et une bonne ; vous n'avez qu'à le soigner toutes les deux. Si vous restez tranquilles, je vous apporterai les médicaments qu'il vous faut... Et promettez de partir d'ici... Qu'il n'y ait plus une trace de vous ici à l'automne !

BABA PRISSIA, *pleurant* — Mais où est-ce qu'on irait donc, où ?

L'ÎLOTIER — N'importe où ! Si vous ne voulez pas quitter la zone, installez-vous à Tchornobyl. Là-bas il y a plus de monde, et il y a la médecine, et un magasin. Toutes les conditions pour une vie normale. Là-bas ils vous trouveront bien une vieille bicoque abandonnée, et ça pourra le faire.

SLAVA — Et ces charognes, elles vont continuer à se balader en toute impunité ?

L'ÎLOTIER — Ils voulaient seulement lui faire peur, faire pression sur vous pour que vous partiez d'ici au plus vite. Il leur a sauté dessus avec un couteau et ils l'ont blessé, ils se sont défendus.

Il soulève un sac du sol et en sort des produits alimentaires.

Voilà, j'ai des choses pour vous de leur part : du sarrasin, du pâté, du chocolat pour le garçon. De bonnes gens, hein ? Dis-moi quels médicaments il faut, ils vont tout donner...

SLAVA — Vassia, mais quel genre de type tu es ?

Elle entre en larmes dans la maison.

BABA PRISSIA — Tiens, j'ai même oublié la dernière fois que j'ai mangé du pâté. Donne donc ce sac et mettons-le ici.

Elle prend le sac des mains de l'îlotier, le pose sur la chaise sur laquelle elle était assise, fouille dedans.

Le sarrasin, ils auraient pu en donner plus, ce qu'il y a là, ça nous fera même pas un mois.

L'ÎLOTIER — Tu auras du sarrasin, baba, et aussi du lard.

BABA PRISSIA — Au moins ils ont eu assez de conscience pour nous aider un petit peu... Peut-être que c'était vrai qu'ils ne voulaient pas blesser notre petit Vovtchyk...

L'ÎLOTIER — Ils étaient ivres, ils ont fait des conneries. Maintenant ils regrettent.

BABA PRISSIA — Tu crois en Dieu, fiston ?

L'ÎLOTIER — Avec ma femme on va à l'église, tout comme il faut, le dimanche, aux fêtes.

BABA PRISSIA — C'est bien, ça. Allez, on va prier pour votre santé et la nôtre.

L'ÎLOTIER — Qu'est-ce que tu as, baba Prissia ? C'est à l'église qu'il faut prier.

BABA PRISSIA, *sortant deux cierges* — Tu parles, prier, on peut partout où on veut. Allez !

L'ÎLOTIER — Mais je suis en service...

BABA PRISSIA, *plantant un cierge dans les mains de l'îlotier* — Moi aussi je suis en service ! Allez, fiston, tu me le dois, et moi je n'ai personne avec qui prier. Seule, c'est pas drôle.

Baba Prissia allume le cierge de l'îlotier et, avec celui-ci, allume le sien.

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

Prissia et l'îlotier se signent.

Que Tu nous bénisses, Seigneur, notre Dieu, Roi des Cieux,
Qui forme la lumière et crée les ténèbres
Qui fait le monde et crée tous les êtres.
S'il te plaît tourne ton regard sur nous, tes esclaves malheureux.
Tes orphelins laborieux.
Et sur les vilains pécheurs qui nous nuisent.
Prends pitié de nous et protège-nous d'eux, les scélérats,
Porte ta colère sur ces enfants de chiens et jette sur eux
l'anathème,
Lève ta main sur les méchants ainsi que sur ceux qui les servent,
et brise-leur tous les os, à ces *Kalistrates*.

Le visage de l'îlotier se transforme. Terrifié, il regarde baba Prissia du coin de l'œil.

... Que ceux qui les ont enfantés brûlent en enfer à petit feu,
et que les bêtes sauvages creusent leurs tombes et qu'elles
disséminent leurs os sur toute la terre.
Que la peau de ceux qui nous nuisent se détache,

Et que les prostituées des bas-fonds fassent de ces peaux des
paillasses.

Le cierge tombe de la main de l'îlotier.

Que du sang noir coule de leurs yeux et de leurs oreilles, et qu'ils
s'étouffent par ce sang et que personne ne veuille les enterrer.
Que tous dans leurs maisons pleurent de douleur, chaque jour
et chaque minute.
Que leurs voitures s'accidentent et que leurs avions s'écrasent.
Que leurs femmes accouchent de la cendre mélangée à des vers
et à des singes vénéneux, et que les femmes de leurs servants,
surtout les femmes des flics vendus...

L'îlotier recule en chancelant vers le portillon.

... Qu'elles accouchent de chiens mutants à deux têtes, mordants
et puants, avec des cornes à la place des yeux et le cul sur la tête.

*L'îlotier trébuche contre le portillon vers la rue. Baba jette
prestement par terre les présents du sac et les envoie avec une
pelle par-dessus la barrière, en direction de l'îlotier.*

Et aux gens pleins de bonté, fais en sorte qu'ils puissent vivre
tranquillement,
Qu'ils puissent un jour se réveiller et que tout soit bon pour eux.
Pardonne baboussia, Seigneur, si elle n'a pas parlé correctement,
mon cœur se déchire d'impuissance.
Ainsi soit-il, au Nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit,
amen.

SCÈNE 9. LE SACRIFICE

*Baba Prissia vide un silence. Un hélicoptère vole dans le ciel.
Baba Prissia, se protégeant les yeux avec la main, regarde
dans le ciel et soupire profondément. On entend une voiture*

s'approcher de la maison. Baba Prissia recouvre le poisson d'une feuille de bardane, essuie le couteau ensanglanté au bas de son habit, place le couteau à sa ceinture. Le portillon s'ouvre entièrement, l'ilotier entre. Il est troublé et tient dans les mains un dossier en cuir.

L'ÎLOTIER — Où est-il? Où est ce connard?!

BABA PRISSIA — Tu parles de toi ou quoi?

L'ÎLOTIER — Toi, n'en rajoute pas! Tu verras si tu plaisantes, vieille salope!

L'ilotier sort un pistolet et s'engouffre dans la maison. Il revient au bout d'un moment et remet le pistolet dans son étui.

Le gosse... vraiment dans un sale état...

BABA PRISSIA — Slavka n'a pas su protéger son fils... Elle l'a tant caché, tant caché.

L'ÎLOTIER — On n'échappe pas à son destin.

BABA PRISSIA — Et même ici le mauvais sort nous a trouvés!

L'ÎLOTIER, *crachant* — Et moi, l'imbécile, qui pensait qu'il s'était vengé.

Il allume une cigarette.

BABA PRISSIA — Allez, donne une cigarette à baba.

L'ilotier, renfrogné, offre une cigarette à baba Prissia et la lui allume. Elle aspire en savourant.

Hmm... Mais qu'est-ce que tu fumes donc?

L'ÎLOTIER — Marlboro Gold.

BABA PRISSIA, *jetant sa cigarette au sol, l'écrasant d'un pied* — De la merde, beurk.

L'ÎLOTIER, *regardant la cigarette piétinée avec regret* — Demande-moi encore quelque chose, tiens.

BABA PRISSIA — Pourquoi tu es revenu, qu'est-ce que tu as oublié ici?!

L'ilotier observe minutieusement la cour, regarde dans chaque coin, mais en sorte que baba soit toujours à portée de son regard.

L'ÎLOTIER — Tu as vu l'hélicoptère? Aujourd'hui on passe la zone au peigne fin...

BABA PRISSIA — À cause d'eux je perds le nord...

L'ÎLOTIER — Ce matin, à l'embranchement, ils ont trouvé un Hummer sans personne dedans. Maintenant ils les cherchent...

BABA PRISSIA — Aaah... Sûrement des braconniers qui se sont perdus. Ici on a des forêts et des marécages.

L'ÎLOTIER, *découvrant le silure* — Oui, ici on a beaucoup de braconniers, c'est devenu à la mode de chasser dans notre région. Seulement ceux-là ils ne font que chasser... et ils ne bouffent pas toutes ces infections.

BABA PRISSIA — C'est pour jouer, alors, qu'ils tuent des animaux.

L'ÎLOTIER — C'est comme un sport, ils s'ennuient à la capitale, donc ils recherchent des aventures qui leur en foutent plein la vue.

BABA PRISSIA — Chasser des humains alors, c'est aussi un sport?

L'ÎLOTIER — Écoute, babka... pour votre garçon... c'est lui le responsable. Pourquoi il s'est montré devant eux?

BABA PRISSIA — On n'a pas le droit de chasser des humains!

L'ÎLOTIER — Des gens comme vous, ce ne sont pas des humains pour eux. Mais des bêtes sales et débiles.

BABA PRISSIA — Qu'ils soient maudits, qu'ils grillent en enfer!

L'ÎLOTIER — D'accord. Mais que Dieu nous préserve qu'il leur soit arrivé quelque chose. On l'aura dans le cul. Un député et son fils ont disparu. Tu comprends ?

BABA PRISSIA — Qu'est-ce que j'ai à voir avec eux ?

L'ÎLOTIER — Vieille imbécile ! (*Faisant un signe de la main vers la maison.*) C'est justement eux qui...

BABA PRISSIA — Ceux de Vovtchyk ?

L'ÎLOTIER — Mais oui ! Et ils venaient apparemment pour s'arranger avec vous...

BABA PRISSIA — Putains de galeux ! J'ai pas besoin d'eux ici ! Qu'ils ramènent la santé du garçon, ces salauds.

L'ÎLOTIER — Ils ne sont même pas arrivés jusque-là, c'est la croix et la bannière ici pour vous trouver ! Ils se sont perdus...

BABA PRISSIA — Tant mieux pour eux, qu'ils disparaissent !

L'ÎLOTIER — Les gens ne disparaissent pas comme ça, tu comprends, sans laisser de trace... même ici. J'avais même pensé, au temps pour moi, que votre gosse avait pu se remettre et qu'il était parti se venger. Avec ces gênes, impossible, on peut dire, de ne pas aller sur les pas de sa grand-mère... J'ai pensé qu'il s'était peut-être imaginé partisan : sa tête elle ne marche pas très bien, par contre de l'imagination il n'en manque pas ! Mais ici comme je le vois, tout n'est pas si simple. Tout est beaucoup plus compliqué. Dis-moi, qui est partisan ici ?!

BABA PRISSIA — Il n'y a plus de partisans ici depuis la guerre. Et j'ai oublié ça depuis longtemps.

L'ÎLOTIER — Et moi non, je n'ai pas oublié, je me souviens que tout le monde ici t'appelait la partisane... Les gens avaient peur de toi, et pas pour rien.

BABA PRISSIA — Foutaises, pourquoi avoir peur de moi !? Je suis pourtant une vieille souche, mon Dieu ! Ça me fait bien rire ! Pendant la guerre bien sûr, j'étais opératrice radio, mais rien de plus...

L'ÎLOTIER, *sortant quelques feuilles de papier jaunies de son dossier* — Je ne me suis pas dégonflé, je suis allé aux archives. (*Tendant les papiers à la figure de Prissia.*) Putains de Papous, (*lisant*) «décorer de l'ordre de l'Étoile rouge Tchoumak Efrossinia Gavrilovna»... Baba, tu es un vrai héros on dirait ; et pour quelle raison on nous l'a donc décorée ? (*Cherchant dans les papiers.*) La voilà : «Liquidation personnelle d'un détachement allemand fasciste comprenant dix soldats et deux officiers le 28 octobre 1942 dans le village de Zvizdal»... Maintenant, ce sont mes mots que je vais employer. Ça veut dire que tu as hébergé un tas d'hommes vaillants chez toi et que tu les as tous égorgés en une nuit comme des cochons...

BABA PRISSIA — Pas tous, il y en a quelques-uns que j'ai découpés... à la hache, d'autres que j'ai piqués à la fourche, ça dépendait de la situation... et puis avec ma pelle, aussi.

L'ÎLOTIER — Eh oui, une nuit difficile que tu as eue.

BABA PRISSIA — Mais qu'est-ce que j'aurais dû faire ?! Les Boches étaient là pour nettoyer la forêt des partisans, et là il y avait tous nos gars, qui étaient dans cette forêt.

L'ÎLOTIER — Honnêtement, ce type d'héroïsme, je n'en ai jamais eu d'écho... Mais le plus intéressant est arrivé ensuite, pas vrai ? Qu'est-ce que tu as fait des corps ?

BABA PRISSIA — Lesquels ?

L'ÎLOTIER — Comment lesquels ? Les Allemands... ou bien il y en avait d'autres ?